

Ah, l'Amérique!

Merde alors, il ne reste plus que moi... Le vieux Joe aussi a rendu son âme à son Dieu. On vient de l'annoncer à la télé. Je ne savais même pas que Joe – de son vrai nom Giuseppe Bonanno – vivait encore: il avait cinq ans de plus que moi – il était de 1905, et je suis de 1910 – et il aurait pu s'en aller n'importe quand. Mais il a dû tenir jusqu'à quatre-vingt-dix-sept ans pour commencer à expier ses péchés.

Quelle saleté la vieillesse, c'est la plus terrible des punitions. On descend des marches qu'on ne remontera jamais. Chaque jour plus bas. Peu avant de mourir, Luciano me disait: Willy, après tout ce que j'ai fait dans ma vie, voilà que je dois m'inquiéter si je pisse pas ou si je chie pas... Et dire que Luciano, contrairement à Bonanno, a eu une mort de seigneur: un coup net et ç'a été fini. Une belle mort, même si provoquée. Sans souffrances, sans avertissement, à un moment où il avait encore des tas de projets. Est-ce que ç'a été pareil pour le vieux Joe? Je ne pense pas; à notre âge, on s'éteint comme une bougie. On voit la Dame noire s'approcher et on ne peut lui échapper. S'il est vrai que ce sont toujours les femmes qui entubent les hommes, celle-là nous entube plus que toutes les autres réunies.

J'ai la veine d'y être habitué: j'ai eu la vie que les autres ont voulu que j'aie, j'y ai tout au plus mis la bande-son.

C'était en 1933. Je me rappelle le soir où j'ai rencontré Bonanno. Comme si c'était hier. Il suffisait de l'appeler Joe Bananas pour le mettre hors de lui. Nous étions dans la suite de Luciano au *Waldorf Astoria* et ils étaient tous là: Costello, Lansky,

Adonis, Gambino, les frères Mangano, Genovese, Moretti, Siegel... Ben, un Juif autrichien complètement déjanté, était le plus sympathique. Hé, Bugsy, lui disaient les candides sans savoir qu'ils risquaient de se faire casser la gueule. Qui donc aime se faire traiter de «cinglé provocateur»? Ben devait ce surnom aux gosses du Lower East Side de New York auxquels il fauchait leurs billes. Il s'entraînait, mon copain Ben...

Au *Waldorf Astoria* c'était le temps où les hommes se passaient tous leurs caprices, ils ramassaient les millions à la pelle. Les politiciens, les procureurs, les industriels, les belles femmes leur léchaient le cul. Bonanno était différent: il avait fondé une famille, il rentrait chez lui avant le dîner et bordait ses enfants dans leur lit. Les autres vivaient la nuit, lui pointait tous les matins. Modéré en tout, toujours maître de ses émotions, il avait ménagé sa vie. Il se contentait du minimum par peur que le maximum ne le force à s'exposer. Il n'aimait ni les cartes, ni les chevaux, ni les paris, ni la musique; il n'aimait ni les danseuses, ni les chanteuses, ni les actrices, bref, aucune de celles qui s'offraient sans histoires et nous obsédaient tous. Bonanno était le seul à ne pas être ému par les chansons: Charles Gambino, lui, pleurait chaque fois qu'il entendait une chanson napolitaine, alors qu'il venait de Palerme.

Ces types se retrouvent maintenant dans des livres, des films, des documentaires à la télé, mais moi je les ai tous fréquentés, j'ai mangé et plaisanté avec eux, je les ai vus alignés devant mon piano: allez, Willy, joue-nous *Sophisticated Lady*... Vas-y, Willy, joue-nous *Moonlight Serenade*... Willy, *St James Infirmary*...

Des hommes drôles, décidés, des hommes avec des couilles qui traînaient par terre et balayaient la poussière des trottoirs. Des hommes à l'ancienne. Bien sûr, ce n'étaient pas de bons garçons, ou bien ils l'étaient d'une façon un peu particulière: ils n'arrêtaient pas, il leur fallait dévorer la vie. Ils étaient pressés de faire de l'argent et n'avaient donc pas le temps pour les bonnes manières. La seule école qu'ils avaient fréquentée était

celle de la rue et ils utilisaient les méthodes apprises sur les trottoirs. Mais l'administration Roosevelt était forcée de pactiser avec eux.

Ce n'est pas un hasard s'il y a quelques années le magazine *Time* a inscrit Luciano parmi les géants du XX^e siècle. Ça veut sans doute dire quelque chose.

Des hommes comme ça, on n'en fait plus.

Et des histoires comme celle-ci on n'en voit plus. Je voudrais que Sal puisse la connaître: il comprendrait peut-être pourquoi il s'est retrouvé avec un père comme moi au lieu de celui qu'il aurait mérité. J'étais malheureusement abonné aux ratages. Aussi les occasions où nous ne nous sommes pas compris ont-elles été beaucoup plus nombreuses que celles où nous nous sommes parlé. Et il est trop tard maintenant pour nouer la relation que nous n'avons jamais eue. J'ai plus de quatre-vingt-dix ans, Sal va en avoir soixante-dix. Je vis à Catane, lui à Los Angeles. Il ne me reste que mes souvenirs, lui est un grand avocat d'affaires, il joue au golf.

Et pourtant, tout a commencé à deux cents mètres d'ici.

2

Du noir au noir

Je suis né dans un rez-de-chaussée où le haut de la porte en bois était percé d'un rectangle pour laisser entrer l'air et la lumière. L'hiver, le froid entraînait aussi. Les soirs où on voyait les étoiles, ma mère tendait le doigt vers notre rectangle de ciel et nous faisait monter sur les chariots de la grande et de la petite courses. Nous étions sept enfants, pas toujours attentifs, pas toujours disposés à comprendre, mais elle s'acharnait à exiger que nous écoutions et que nous apprenions. Disons que je ne crois pas qu'elle le faisait pour notre culture. Elle aimait bien s'écouter parler, elle était fière de montrer qu'elle en savait davantage que les autres mères de la via D'Amico.

Son autre manie était l'épopée des paladins de France. Elle pouvait raconter pendant une heure entière. Ça, oui, ça nous plaisait. Le premier désir de chacun de nous a été de devenir paladin. Nous nous sentions comme autant de petits Orlando, Rinaldo, Brandimarte, Turpino, Oliviero. Personne, en revanche, ne voulait être Agramante ou Gano di Magonza: non pas parce que c'étaient des vauriens – pour nous, Siciliens, les vauriens sont des nôtres, même quand nous sommes petits –, mais parce qu'ils étaient destinés à échouer et que nous, Siciliens, n'aimons pas les perdants, même quand nous sommes petits.

Nous n'admettions pas qu'il puisse exister plus beau ni plus grand destin. Nous avons vu dans un très vieux livre des images de cuirasses étincelantes, de chevaux plus richement parés que sant'Agata, de fillettes aux longs cheveux blonds flottants. Les pages du livre étaient un peu usées, un peu déchirées; il avait appartenu au père de ma mère, et pour le préserver de notre curiosité elle le gardait à côté de l'huile et du vin sur une tablette qui nous était interdite. Les seules grosses gifles que nous donnait mon père étaient destinées à protéger le trésor de la maison: nous avons grandi dans la terreur de casser une des deux bouteilles. Il me semble que le livre s'appelait précisément *Les Paladins de France*. Ma mère le connaissait par cœur, elle tenait à ce que nous répondions aux questions. Nous l'avons fait jusqu'à sept, huit ans; ensuite nous avons trop sommeil le soir pour Orlando et Gano di Magonza. Elle a continué avec ses petits-enfants.

Je conserve de mon enfance un souvenir indélébile: ma mère avec un gros ventre. Sept enfants vivants, trois morts après leur naissance. Chaque enfant lui valait une nouvelle varice à laquelle elle donnait le nom de l'enfant. Il y a eu chez nous deux Concettina, deux Orlando, deux Rinaldo. Quand mes parents aimaient un prénom, ils s'y tenaient. En réalité, c'était ma mère: une fois ses obligations familiales remplies, elle a lâché la bride à sa fantaisie avec les prénoms trouvés

dans le livre. Les deux premiers garçons s'étaient appelés Nino et Peppino comme les grands-pères, ensuite je suis arrivé et elle m'a appelé Guglielmo, qui est vite devenu Mino, voire Minuzzo. Puis ç'a été le tour des trois filles: Agatella et Concettina comme les grands-mères, mais la première Concettina est mort-née. Enfin, les quatre autres garçons: le premier Orlando a été emporté par la grippe espagnole, le premier Rinaldo, étouffé par une régurgitation de lait.

Aucun de nous n'est né par accident ni parce qu'il faisait trop froid pour se lever et se laver après avoir accompli le devoir conjugal, c'est comme ça qu'on dit, n'est-ce pas? Mes parents nous ont vraiment désirés. Quand ils ont compris qu'ils nous avaient faits trop nombreux, ils se sont arrêtés. Ils avaient de toute façon une belle avance sur les autres familles. Une véritable compétition de progéniture se déroulait via D'Amico: les hommes pour prouver leur virilité, les femmes leur aptitude à ne pas laisser se défiler le moindre spermatozoïde. La grossesse s'exhibait, on la promenait dans la rue. Regardez comme je suis forte, regardez quel homme solide j'ai choisi. L'absence de distractions, de cinéma, de télévision et tout le bastringue n'y était pour rien. C'était une question d'éducation, d'habitude. La même qui faisait de chaque Melodia un individu seul, en lutte permanente contre le monde, bien que nous ayons vécu les uns sur les autres. Mon père et ma mère nous l'ont inculqué dès le début, tout comme le leur avaient inculqué leurs propres parents. Et cet isolement s'accompagne d'un désespoir qui couve dans l'âme. Croyez-moi, il n'existe pas de Siciliens qui ne soient pas désespérés. Pour nous, naître est la première faute.

Catane s'étendait derrière la gare. La terre avait commencé à gagner sur l'eau, mais on apercevait encore les vagues sous les arcades du front de mer. Les rues étaient en terre battue, les logements n'avaient ni eau courante, ni électricité. Les appartements étaient des glacières: les premiers froids pénétraient

d'abord les murs, puis les gens. Pour combattre le gel que l'Etna déversait sur nous, nous avions un brasero et trois chauffeferettes de cuivre. Le charbon coûtait cher, chaque recharge du brasero et des chauffeferettes devait tenir une semaine. L'allumer le vendredi était une entreprise de titans. Nous soufflions tous ensemble, et à la fin nous étions plus chauds que le brasero et les chauffeferettes. Le soir, avant le coucher, chauffeferettes et brasero faisaient le tour du grand lit, le seul, celui de papa et maman, et de nos paillasses. Pires que le froid, il n'existait que la chaleur et la grande soif de la ville. À Catane, nous naissons en feu et nous passons notre vie à essayer d'éteindre cet incendie. Nous adorons tous les pastèques, les glaces, les granités; ça donne encore plus soif et on se lamente d'autant plus.

Via D'Amico, l'unique défense contre les mouches était la poussière soulevée par les mulets, les chevaux et les ânes, mais les mouches et la poussière finissaient toujours par s'introduire dans les habitations. Seuls trois appartements des étages supérieurs, le deuxième et le troisième, possédaient sur le balcon un store qu'on relevait et descendait avec un cordon, et qui était considéré comme la seule protection véritable contre les mouches et la poussière. Le store était un signe distinctif, chaque famille en commandait un dès qu'elle avait deux lires. Nous ne possédions qu'une seule lampe à pétrole, et des bougies de suif qui se consumaient vite. Nous allions remplir le baquet et les cruches à la fontaine de la piazza Cappellini, devant un bâtiment énorme qui avait été autrefois un hôtel. Au sommet d'un escalier raide se dressait l'église. Elle avait un nom intimidant: le Christ de la Bonne Mort. Don Ferdinando, le curé, nous surveillait d'en haut. Une fois par mois, il convoquait l'un de nous et lui remettait un gros cierge de cire restant des offrandes. L'élu devait s'agenouiller et lui baiser la main. Sa soutane était constellée de médailles et chaque centimètre sentait la sueur, sa main puait le tabac, ce tabac à priser de l'époque, que les prêtres et les femmes tritureraient entre

leurs doigts et se mettaient sous le nez, de peur de faire scandale en fumant des cigares et des cigarettes.

J'avais beau être élevé parmi les odeurs et les puanteurs, et supporter les nôtres, je ne tolérais pas celles des autres. Par exemple, l'odeur des aisselles de ma mère m'intéressait, mais je souffrais de l'odeur âcre des casquettes que les hommes enlevaient en signe de respect quand ils entraient dans une maison.

Nos trois pièces sentaient le charbon, l'oignon, le bois pourri, le chou, le renfermé, le brocoli, les pieds, le gras, les excréments. Dans la première pièce, la plus grande, d'où on pouvait apercevoir le ciel, il y avait une table démesurée fabriquée par le père de mon père, quatre chaises pailonnées, quatre tabourets, l'âtre sous une cheminée rudimentaire, et enfin le cabinet: un trou dans le sol, caché par un rideau. À côté s'ouvrait la pièce où dormaient mes parents et deux d'entre nous: au début, les plus petits, ensuite Agatella et Concettina. Au fond de la chambre on avait élevé une cloison de bois pour aménager une petite pièce qui abritait le bois, le charbon, et nous, les garçons. L'ingéniosité de ma mère avait suspendu entre murs et plafond cinq vieux sacs de farine: nos paillasses. Plus tard, en découvrant l'exotisme, j'allais les appeler «hamacs», mais en ce temps-là on y dormait mal.

Nous nous réveillions chaque matin plus noirs que nous ne nous étions couchés. Il n'était pas question de se laver. Nous le faisons d'avril à octobre parce que la mer à côté de la gare se trouvait à moins d'un kilomètre de chez nous. Pourtant, la suie qui avait pénétré sous nos ongles, dans nos pores, dans chaque anfractuosité de notre peau refusait de disparaître avant le mois d'août. Heureusement, l'ange des pauvres a dû nous protéger: seul Orlando a eu un cancer des poumons dans sa vieillesse. Le médecin ne se l'expliquait pas, attendu qu'Orlando n'avait jamais fumé de sa vie. C'est nous qui lui avons donné l'explication.

De novembre à mars, avec ce froid, personne n'avait envie d'entrer dans l'eau. Mais ma mère nous envoyait au moins une

fois par mois plonger dans la mer pour nous laver. C'était une obligation pour les futurs mariés le matin du mariage. De fait, personne ne se mariait en automne et en hiver.

«Mino, Minuzzo...»

C'était la voix de ma mère. Son visage allait et venait à la lueur tremblante de la bougie.

«Mino, mon cœur, c'est l'heure. Allons, réveille-toi...»

Et je me suis réveillé. Je me suis raccroché à mon orgueil pour soulever mes paupières, qui auraient pu rester encore fermées pendant des heures. Je ne pouvais pas trahir la confiance de ma famille, les yeux tendres d'Agatella: la veille au soir je lui avais promis d'aller lui ramasser des mûres.

Au maillot de corps avec lequel je dormais ma mère a ajouté la culotte courte, déjà éprouvée par Nino et Peppino. Je devais la ménager à tout prix: si je l'abîmais, j'aurais la quéquette à l'air et un chat me la mangerait.

Mon père était devant l'entrée et serrait les sangles sur sa charrette. Il faisait le tour des foires et des marchés avec les choses inutiles dont les femmes raffolent: rubans, ganses, taies, lacets, bonnets, ceintures, quelques pièces de tissu trouvées à prix d'occasion. Mon père était un grand travailleur: il poussait sa charrette du lundi au dimanche, tous les jours que Dieu faisait y compris Pâques et Noël. Sa vie, la nôtre dépendaient de cette charrette, des merdouilles qu'il trimballait. Il devait travailler davantage qu'une bête et suait davantage aussi. L'été, même les bêtes puaien moins que lui.

«Turiddu, disait ma mère, qu'est-ce que tu dirais de faire un saut à la mer?»

Et il se traînait jusqu'à la mer, même s'il était éreinté et n'avait même plus la force d'exhaler son dernier soupir. Dans leur langage, l'invitation de son épouse signifiait que ce soir-là il ferait l'homme et elle la femme. Je me demande aujourd'hui encore si ma mère ne le faisait pas pour protéger la dignité de papa et l'odorat de ses enfants.